



Montherlant

Essais

PRÉFACE PAR PIERRE SIPRIOT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MONTHÉRLANT

Essais

PRÉFACE
PAR PIERRE SIPRIOT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1963.

Toutes les notes de ce volume, non datées, ont paru dans les éditions originales. Celles qui ont été écrites par l'auteur au moment de sa lecture en vue de l'édition de la Pléiade portent la mention : « Note de 1962. »

De *La Relève du Matin* ont été retirées par l'auteur, entre la première édition et la présente, une vingtaine de pages. D'*Aux Fontaines du Désir*, quinze pages; de *Mors et Vita*, vingt pages. Toutes pages jugées faibles.

De *L'Équinoxe de Septembre* a été retiré l'essai intitulé *Les Petits Saints et la vie*, de trente-cinq pages. Cet essai, sans rapport direct avec le sujet du livre, avait été ajouté par l'auteur, en appendice à l'édition originale, pour étoffer celle-ci.

Du *Solstice de Juin* ont été retirés l'essai intitulé *La Paix dans la guerre* (à l'exception de quatre pages) et le court texte intitulé *Des Lois appliquées*, soit une quarantaine de pages, jugées faibles.

H. M.
(1962)

LA RELÈVE
DU MATIN



<i>Préface.</i>	7
LE JEUDI DE BAGATELLE.	17

LA RELÈVE DU MATIN

EN MÉMOIRE D'UN MORT DE DIX-NEUF ANS	37
--	----

I

LA GLOIRE DU COLLÈGE.	53
-------------------------------	----

II

DEVOIR D'AÎNESSE ET DEVOIR FRANÇAIS.	101
TROIS VARIATIONS SUR LE THÈME : MAÎTRISES.	
Les Atlantes.	111
Voix dans la direction de l'Ombre	115
Les Enfants du Matin	119
LE CONCERT DANS UN PARC.	125
PÂQUES DE GUERRE AU COLLÈGE.	137
LE DIALOGUE AVEC GÉRARD.	143
<i>Notes</i>	159

Tout n'est pas mauvais dans *La Relève du Matin*; il y a des paillettes. N'importe, pour quelqu'un qui a écrit depuis : « J'ai atteint un âge où les seuls soucis d'art sont celui du mot propre, et de ne rien ajouter* », cette lecture, aujourd'hui, ne se fait pas sans soupirs, sur l'ingrate condition de l'homme, obligé d'en passer par l'âge de vingt ans.

Le jeune auteur de *La Relève* revêtit une réalité admirable d'un voile irisé et papillotant, qui diminue cette réalité, au lieu de l'enrichir. La chaleur de son sentiment, quand il écrivait, était vive et peu commune. Être parvenu, par excès de style, et erreurs de style, à en faire quelquefois douter, être parvenu à faire quelquefois sonner le creux à ce sentiment si plein et si dense, on peut dire que c'est une prouesse de la mauvaise littérature.

Les défauts sont visibles surtout dans *La Gloire du Collège*. Fleuri, tarabiscoté, impropre et prolixe, le style de ces pages est le plus souvent indéfendable. L'Oronte y roule à flots, et la flûte syrienne les traverse, célébrant le culte du jeune Atys. C'est l'Italie si l'on veut, mais touchée par l'Orient; mettons que c'est Venise. *La Gloire du Collège*? Un plafond à la vénitienne, la sensibilité en plus. Avec force violes, force guirlandes, force effets de mollets et de cuisses, force envols de draperies soigneusement étudiés, les anges emportent à travers le ciel non plus la maison de Lorette, mais le collège Sainte-Croix de Neuilly, qui se demande ce qui lui arrive.

L'auteur, d'ailleurs, était conscient de ce qu'il faisait. Le titre même, *La Gloire du Collège*, est inspiré de quelque Triôno, peut-être Le Triomphe de Venise, de Véronèse, au palais des Doges; on est prévenu qu'il s'agit bien d'une transfiguration délibérée. Mais qu'on sache que nous n'avons pas, pour cela, méconnu, laissé échapper la réalité dont *La Gloire* est le phantasme. Si le goût nous venait d'écrire aujourd'hui, sur

* Pour une Vierge noire (1930).

cette réalité, une œuvre nue, directe — la vie même, — nous n'aurions qu'à laisser aller la plume. Cette réalité, en nous, est restée intacte. La Gloire peut la recouvrir, comme une nuée fallacieuse; un geste écarterait cette nuée. Veut-on une autre image? Un Greco qui n'aurait peint encore que le registre supérieur du Comte d'Orgaz; mais saurait qu'il a dans la tête et dans les doigts la scène du bas, et qu'elle sera œuvre le jour qu'il choisira.

Si nous avions voulu nettoyer à fond ce livre, nous en aurions enlevé de véritables tombereaux d'ordures. Je note un fait, qui me semble curieux. La Relève parut en octobre 1920. Dès octobre 1921, dans l'avant-propos que nous donnions à la première réimpression (on le trouvera ici, en note), nous écrivions : « Quand j'en fus à relire certaine Gloire du Collège, si grand fut mon dégoût que je faillis en supprimer les trois quarts. Il n'est peut-être pas une seule ligne de ce morceau que je ne me sente capable de remplacer aujourd'hui par un trait qui soit à la fois plus bref, plus précis, et plus fort. » Un an, un an seulement avait suffi pour que s'accomplît dans mon esprit une telle transformation! Il me semble voir l'esprit à l'image de ces ciels du couchant, qui d'une minute à l'autre changent, et parfois du tout. Ma mère m'a raconté qu'un jour, quand j'étais petit enfant, elle me vit crispier les traits et les poings, en regardant le ciel, et comme elle m'en demandait la raison, moi de répondre : « Je voudrais arrêter les nuages, et je ne peux pas. » Torrent de l'âme, qui vous arrêtera?

Tombereaux d'ordures, disions-nous. Nous en avons enlevé quelques-unes, mais nous avons laissé les autres. Une œuvre écrite avant trente ans, si on veut lui conserver, plus tard, son caractère authentique, il faut lui laisser bon nombre de ses sottises : c'est le visage de la jeunesse, ses points noirs et ses boutons; quelquefois, il n'y a que la nuque de fraîche. Mais La Relève du Matin, elle aussi, a la nuque fraîche.

La maladresse qui poussa l'auteur de La Relève à s'efforcer d'embellir, de « poétiser » le réel, et plus il en faisait en ce sens, plus il infirmait son œuvre et s'écartait de ce qu'il eût dû faire; cet entêtement à délaisser le plus court chemin, et le plus uni, pour se fourvoyer tantôt dans des sentiers âpres, tortueux, difficiles, qui ne firent que l'éloigner de son but, où il perdit son temps et des plumes, et tantôt dans des culs-de-sac qu'on ose qualifier de sensationnels; ces phrases ambitieuses et mal fichues et qu'aujourd'hui, du premier jet, je remettrais d'aplomb (je l'ai fait quelquefois), découvrant en un instant cette solution cherchée avec peine, et en vain, il y a treize ans, — je retrouve

là les traits propres de l'adolescence, son génie tragique de se heurter à des barreaux qui n'existent pas. Entre vingt et vingt-quatre ans, nous savions bien tout ce qu'il y a dans l'adolescence « d'inachevé et d'inemployé, d'inégal et d'incertain, d'infertueux et d'insatisfait ». Seulement, savions-nous que tout cela nous ligotait encore, et nous paralysait, et que c'était notre livre qui en était la meilleure preuve ? Ainsi la maladie de la jeunesse est partout dans *La Relève* : l'auteur la décrit chez les autres, mais elle est en lui et il l'ignore. En corrigeant aujourd'hui ce livre, il ne fallait pas toucher trop à cela.

Mieux qu'une dissertation sur le point de savoir en quoi j'approuve et en quoi je désapprouve, après treize ans, les idées exprimées dans cet ouvrage au sujet des jeunes garçons, une petite anecdote me permettra de montrer ce qui subsiste en moi de l'esprit de *La Relève du Matin*.

Il y a quelques mois, certaines circonstances m'avaient mené dans un intérieur modeste, la veille du jour où ses occupants — père, mère et fils — quittaient ce logement, dont ils ne parvenaient plus à payer le loyer, pour aller s'entasser à trois dans une unique chambre d'hôtel, et de quel hôtel ! L'homme, hier gérant d'un magasin de chapeaux, avait perdu sa situation à la suite d'une maladie, assez installée aujourd'hui pour qu'elle lui interdît à jamais d'occuper un autre emploi ; c'était un homme simple de cœur, et en apparence assez policé (du fait peut-être de sa maladie), mais anéanti par l'infortune : il achevait de manger les quatre sous qu'il avait de côté. La femme était une grossière ménagère, sale, prétentieuse et fétide. L'enfant était un mômicchon d'une treizaine d'années, que je ne fis qu'entrevoir, assis et pompant sa leçon devant la table de la salle à manger, pendant que ses parents préparaient leurs hardes. L'odeur de la misère, qui m'avait happé sitôt le seuil franchi, imbibait ce logis, — corps non lavés, vêtements et linge imprégnés par ces corps, fumée de tabac refroidie, fenêtres hermétiquement closes dans tout l'appartement, malgré le temps radieux, le tout mêlé et comme coagulé par un infesté fumet de graillon, une sorte de graisse de fricot suspendue dans l'air, et dont j'imaginais qu'elle avait déposé sur tous les objets, au point que, d'avoir touché seulement le bouton de porte, ou le dos du fauteuil d'osier claudicant, mes doigts avaient dû recueillir cette odeur de bouillon, qui est l'odeur typique de la pauvreté. C'était la femme, à coup sûr — cette femme avec permanente,

mais dont le peignoir portait une sorte de plaque pectorale, grise et luisante, faite d'un semis de taches de graisse, — c'était la femme qui ajoutait au dénûment de cet intérieur cette abjection qui pouvait être évitée, cette complaisance dans l'immonde, qui soulevait le cœur, et ruinait la pitié.

Ces gens, depuis que j'étais là, ne m'avaient entretenu que de leurs malheurs, ce qui était bien naturel. Je ne voyais pour eux aucune ouverture. Le seul argent du ménage était ce que l'homme gagnait; or, il était inguérissable, et plus jamais ne gagnerait. Ni lui ni elle ne pouvait compter sur sa famille. L'unique hypothèse à leur sujet qui fût vraisemblable était celle de l'écrasement progressif, entre les mains de ces deux atroces divinités, la Misère et la Maladie. Ayant fait ce que j'avais à faire chez eux, je me disposais à prendre congé. L'homme et moi, causant, nous nous étions arrêtés devant la porte de la salle à manger, où l'enfant ne se trouvait plus. Soudain, mes yeux se fixèrent sur le livre qu'il avait laissé, un petit volume cartonné, mi-vert foncé, mi-vert d'eau — une vieille connaissance, — et je lus le titre : Virgillii Maronis Opera.

Quel saisissement! Pas un instant il ne m'était venu à l'esprit que ce garçon fût écolier autre part qu'à l'école primaire, ou dans une école professionnelle. Ainsi donc, dans ce décor sordide, parmi ces soucis sordides, dans ce milieu où rien, au matériel et au moral, n'était et ne serait jamais autrement que sordide, quelqu'un — et qui donc! — maintenait l'idéal d'une civilisation de l'esprit et d'une vie désintéressée! Je ne pouvais plus détacher mes yeux de ce petit livre qui était là, comme un reflet de soleil dans une prison. Il me semblait qu'il sauvait toute la maisonnée. Il me semblait que lui, si je l'avais touché, je ne me serais pas mis l'odeur de soupe aux doigts. Et je me souvenais que, par deux fois (dans *La Relève* et dans *Les Olympiques*), j'étais revenu sur ce fait, comme sur un fait social digne de remarque, que, dans tant d'intérieurs grossiers, et grossiers au dernier point, l'unique lueur de culture et de vie spirituelle était donnée par un gamin décrié.

À ma question, le père répondit que son fils, ayant passé à l'école primaire certain examen nouvellement créé, avait bénéficié de la « sixième gratuite » et faisait sa sixième, gratis, au lycée. « Le maître m'a dit que ce serait mieux s'il faisait du latin. Alors, je l'ai mis en A. Oh! c'est qu'il aime bien son latin! D'ailleurs, il est très sérieux. C'est un homme. » Et moi, j'aurais voulu connaître le professeur français, qui, en

l'an 1933, avait eu l'étrange inspiration de diriger vers le latin l'enfant de ces pauvres, ce petit pauvre lui-même; j'aurais voulu lui serrer la main (mais peut-être aurait-ce été un geste inconsideré).

Si on nous parle de l'école unique, ou de la sixième gratuite, les objections se présentent en foule. Elles sont connues, et elles sont fondées. Et puis, qu'un cas concret se présente, une sorte d'élan humain nous fait sauter par-dessus ces objections. Maintenant que je voyais qu'il y avait dans cet enfant la possibilité d'une éducation un peu supérieure, j'aurais trouvé dramatique, pis, j'aurais trouvé mal que cette possibilité fût méconnue, et qu'il finît dans la casquette, comme le papa. Bien des opinions, ainsi fondées, et indiscutablement fondées, ne tiennent plus au contact de l'être vivant. A la bonne tenue de la rue on juge un peuple; mais, que je voie un agent faire sortir d'un square un pauvre, pour l'unique raison qu'il est vêtu en habits de pauvre, je frémis. La justification de la guerre peut prendre la forme d'une haute pensée; mais devant un soldat qui agonise sous vos yeux, elle s'écroule. Un patriote, hélas, a le devoir d'être « colonialiste », même sachant qu'il n'y a de colonie solide que celle où l'on pratique l'injustice d'une façon systématique. Mais, chaque fois qu'on apprend qu'un colon a été acquitté, ayant tué un indigène parce que celui-ci lui volait une figue, on se dit que cela aussi n'est pas possible. La pratique des choses resterait cependant assez facile, s'il suffisait de tenir comme acquis que nous aurons toujours moins de rigueur pour un individu que pour une masse. Par malheur, il est en nous une disposition tout aussi certaine que celle-là, et qui est son contraire même : savoir, que nous pouvons aimer une masse dont nous détestons les individus (l'égoïste patriote, le misanthrope généreux, etc.). D'où l'incohérence qui est la règle dans l'action, et le caractère relatif de la pensée, juste en son fond, que c'est dans l'action seulement qu'on doit juger un homme, et que lui-même il se peut connaître.

Le lendemain, pour la première fois, je regardai le petit garçon, lorsque, venant du dehors, il entra dans le logement. Il était maigrichon, assez fin de visage, paraissant moins hypocrite que bien élevé, et il m'était difficile de supposer qu'il ne fût pas mal soigné de sa personne. Ses culottes en velours brun à côtes, et le sac à provisions qu'il rapportait garni du marché, disaient son humble condition, cependant que la boîte à violon qu'il tenait sous son bras indiquait qu'on voulait l'élever au-dessus de cette condition : ce violon et ces culottes de velours sont

les attributs typiques de toute une classe de « garçonnets » de la petite bourgeoisie citadine française, peuple encore, mais brâlant de s'en dégager. Tandis que son père s'app préparait à sortir avec moi, je vis l'enfant laisser paraître sur son visage une vive inquiétude; enfin il parut se décider, appela son père et lui dit un mot dans l'oreille. A l'instant, le père jeta un regard sur le bas de son pantalon. Il était couvert de taches de boue sèche, que l'homme, ayant pris une brosse, se mit à brosser.

Si cet enfant, seul des trois, voyait des taches de boue sur le pantalon de son père, et en souffrait, ne devait-il pas voir aussi tout ce qu'il y avait dans cet intérieur qui était repoussant de saleté? Ce trait, sa tournure (une façon de se tenir droit, assez petit prince), le mot de son père : « Oh! c'est qu'il aime bien son latin! », me portèrent à croire qu'il était d'une espèce plus fine que ses parents. Puis une pensée nouvelle me vint, et, pendant quelques instants, je fus tout occupé à rechercher dans ma mémoire depuis combien de jours il n'avait pas plu; je trouvai : cinq ou six jours au moins. Donc, l'enfant avait accepté ces taches de boue durant cinq ou six jours, et n'en avait souffert que du moment qu'un étranger les voyait. Alors je pensai que j'existais pour lui, et j'en fus alerté. Je pensai qu'il avait dû deviner que la crasse de son foyer me dégoûtait (répétons-le, il y avait dans ce foyer deux choses distinctes : de la misère, respectable; et une indifférence à l'immonde, qui forçait à être sévère). Je pensai qu'il croyait peut-être que je méprisais ses parents. Je supposai que je n'étais pour lui qu'un homme qui a de l'argent, c'est-à-dire l'ennemi; un goujat qui, s'introduisant ainsi dans leur tanière, violait le douloureux secret des siens. Pour la première fois depuis que j'étais en contact avec cette famille, je craignis d'être jugé.

Je l'imaginais aussi à son lycée, parmi des camarades riches, quelques-uns même, sans doute, très riches, et qui en éclaboussaient les autres, avec l'impudence naturelle aux gamins. Pouvaient-ils n'en souffrir pas? n'en tirer pas des raisons de haine? Mais surtout je l'imaginais, ce soir, dans cette chambre de bas hôtel où ils allaient émigrer. La mère m'avait dit qu'elle ferait « la popote » dans la chambre. Et le père : « On mettra un matelas par terre pour le petit. » Que deviendrait Virgile dans cette chiennerie? Quel homme, à plus forte raison quel écolier, aura une faculté de s'abstraire suffisante pour travailler dans de telles conditions? Il me parut qu'il était comme fatal que l'effort fait par ces gens pour soulever et maintenir leur fils au-dessus de la bourbe où ils s'enfonçaient ne pût être mené à sa

fin, et qu'une heure viendrait où le « rayon de connaissance » qui avait effleuré cet enfant, s'atténuant et s'atténuant toujours à lutter contre trop d'épaisseurs, enfin cesserait de le toucher.*

Durant l'heure que je dus rester là, je vis le garçon, à trois reprises, aller aux cabinets. « Il va rendre, m'expliqua enfin la mère. Je crois qu'il a mangé ce matin quelque chose qui n'a pas passé. Ça doit être l'aïoli. » Pour moi, du premier instant, je n'avais eu aucun doute. Le petit vomissait parce qu'il avait le cœur tourné par ce départ, qui matérialisait si brutalement la détresse de son foyer.

Comme j'eus l'occasion de revoir pendant assez longtemps cette famille, je me liai un peu avec l'enfant, bien que sa réserve fût extrême, et qu'il n'eût pour moi nulle sympathie. Un jour je lui dis : « Vous vous souvenez que, le jour où vous avez quitté votre appartement, vous vomissiez ? Votre mère m'a dit que c'était parce que vous aviez mangé je ne sais quoi... Moi, je m'étais mis en tête que c'était tout simplement parce que vous étiez ennuyé... » Je disais cela dans le vide, convaincu que, amour-propre et pudeur, il nierait; ou plutôt qu'il ne répondrait pas. Mais il répondit sans ambages, et avec l'accent de la vérité : « Oui, ça me faisait marronner de voir qu'on quittait l'appartement. J'aimais bien notre appartement. Et puis de voir que papa ne trouvait pas de travail, etc. »

Cela, sa mère ne l'avait pas vu. Elle était dans son rôle de mère, de mère et de ménagère : les yeux fermés sur son fils, les yeux ouverts sur l'aïoli. Moi, je l'avais vu. Parce que j'étais un étranger.

Ceux qui liront ce livre comprendront pourquoi j'ai raconté ici cette petite anecdote, qui, après treize années, sonne à l'unisson de La Relève d'autrefois.

Quelques personnes trouveront peut-être qu'il est malaisé de concilier deux textes tels que La Relève du Matin et Explicit Mystrium, offerts au public à quelques mois d'intervalle.

Nous leur répondrons que le doute quant à la vérité du catholicisme est exprimé à plusieurs reprises dès La Relève (p. 117, le « ciel vide »; p. 20, « C'était donc vrai! »; et surtout p. 29, « Je ne crois pas que le don de la foi soit un sine qua non de l'éducation catholique », et la suite). Les phrases

* Bossuet.

qui impliquent l'existence de Dieu y voisinent avec celles qui font une sage réserve : inconséquence constante chez les meilleurs écrivains de l'antiquité, qu'elle n'a empêché ni de penser à peu près convenablement ni — ce qui nous importe davantage — d'être des hommes de vertu.

Nous n'avons jamais été un chrétien authentique. Mais nous avons toujours été quelqu'un pour qui le bien et le mal existent, et qui a adoré la morale naturelle à travers les formes de la machine catholique.

Si nous étions de ceux qui ne marchent droit que par espoir ou crainte, ce serait pour nous une question primordiale, de nous faire une opinion sur le point de savoir si un Dieu rétributeur existe ou n'existe pas, et si ce Dieu, supposé qu'il existe, ne serait pas par hasard celui des chrétiens. Mais comme nous suivons par pente la morale naturelle, avec un élan vif et presque passionné, sans ressentir le moindre besoin d'une providence, ni d'une survie, ni d'une justice d'outre-tombe, c'est une question bien secondaire pour nous si nous devons rapporter ou non nos actions à une divinité, et à laquelle. Quelque choix où nous nous arrêtons, il ne changerait rien à notre conduite. Il y a donc là un problème qui ne nous attire pas, et d'autant moins qu'il est insoluble, comme c'est l'évidence même.

Je ne suis pas un citoyen du monde. Je ne suis pas un « Européen ». C'est en Français, en Français de mars 1933 (attention à la date!) que je disais dans les pages qui anciennement terminaient cette préface : en prévision d'épreuves possibles, ne touchons à rien de ce qui, un jour, pourra donner de la force aux gens de ce pays.

J'avais développé cela, avec une certaine émotion. On demandait à un homme pourquoi il n'avait pas de fils. Il répondit : « Mon pays m'a tenu lieu de fils. » Je ne doutais pas que ces pages ne fussent entendues de tous ceux qui — pour leur malheur — sentent de cette façon-là.

Je les soumis à quelques-uns d'entre eux. La réponse fut unanime. Ces pages étaient « dangereuses » parce qu'elles « prévoyaient le pire ». Ce n'était pas cela qu'on attendait de moi. Je devais être un « messenger d'espérance ». Etc...

La France des temps modernes a choisi le mode de vie qu'elle préfère. Ce qu'elle veut, c'est porter toutes les 11 années au Minotaure quinze cent mille de ses jeunes gens, pourvu que, grâce à ce tribut, le reste du temps elle puisse ne pas s'en faire.

TEXTES SOUS UNE OCCUPATION

<i>Avant-propos.</i>	1373
LE RÊVE DES GUERRIERS (1940).	1379
LES PRISONNIERS (1940).	1421
« FAMILLE », « PATRIE », ETC. (1940).	1431
L'ASSOMPTION DU ROI DES ROIS (1942).	1437
LES ZANFANDEYZÉCOLS (1942).	1449
LA LOTERIE « NATIONALE » (1942).	1455
UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE LIT GÖTTE (1942).	1463
SUR UN TUÉ DE GUERRE ALLEMAND (1942).	1483
DUCES (1943).	1491
« COMME LES HINDOUS QUI, VERS L'ÂGE DE SOIXANTE ANS... » (1943).	1497
SAINT-SIMON (1943).	1503
LA CHARITÉ (1943).	1523
TRAVAIL (1943).	1535
LES MAISONS DISPERSÉES (1943).	1545
LE CINQUIÈME HIVER (1944).	1551
LA BALANCE ET LE VER (1944).	1559
LA DÉESSE CYPRIS (1944).	1569
<i>Note</i>	1591

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LA RELÈVE DU MATIN

CHANT FUNÈBRE
POUR LES MORTS DE VERDUN

AUX FONTAINES DU DÉSIR

UN VOYAGEUR SOLITAIRE
EST UN DIABLE

MORS ET VITA

SERVICE INUTILE

L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE

LE SOLSTICE DE JUIN

CARNETS
1930-1944

TEXTES SOUS UNE OCCUPATION
1940-1944

Préface par Pierre Sipriot